

... déclaré dans
des dévidieuses,
... avait envahi la pièce
... manant des marchandises très-
... une forte quantité de bois.
... des sections de Wazemmes et
... mes accoururent au premier signal, et
... tocsin n'avait pas encore sonné que déjà une
pompe manœuvrait pour couper le feu à l'en-
droit où le séchoir se reliait au bâtiment prin-
cipal.

Secondés par le vent qui soufflait de la fila-
ture, les pompiers réussirent à concentrer le
feu dans le séchoir, et en moins d'une heure
tout était terminé.

La perte est évaluée à 6,000 fr. environ; elle
est convertie par la compagnie le Nord.

On attribue la cause de l'incendie à une
flamme qui aura atteint un paquet de fil placé
trop près d'un bec.

On signale, à propos de ce sinistre, la con-
duite pleine de courage et d'énergie d'un caporal
de sapeurs-pompiers de Wazemmes, qui
déjà s'était fait remarquer lors du dernier in-
cendie. Nous regrettons de ne pas savoir le nom
de ce caporal, afin de le signaler aux éloges de
nos lecteurs. (Echo du Nord).

CHEMIN DE FER DU NORD.

Depuis le 25 courant, pour les transports à
petite vitesse, et à partir du 30 courant, pour
ceux à grande vitesse, la compagnie du chemin
de fer n'accepte plus de marchandises sujettes
aux droits d'octroi et livrables à domicile, pour
des points compris dans la nouvelle circonscription
de Paris, au 1^{er} janvier 1860, à moins que
les expéditeurs n'autorisent la compagnie, par
écrit, à faire, à leurs risques et périls, l'avance
des droits à payer.

Nos lecteurs pourront se faire une idée de
l'encombrement des marchandises produit dans
les gares du chemin de fer de l'Ouest, dit le
Journal de Rouen, en apprenant que dans la
seule gare du Havre se trouvent entassées en ce
moment 4,400 tonnes de colis attendant leur
tour de chargement. Et cependant, pour répon-
dre autant que possible à ce surcroît de trafic,
la Compagnie a organisé trois ou quatre trains
supplémentaires par jour, enlevant chacun plus
de 400 tonnes.

Les nouvelles agricoles sont excellentes; on
annonce de la majorité des départements que le
temps est des plus favorables aux labours d'au-
tomne, et que la terre sera bien disposée pour
les semences du printemps, à cause de son état
de fraîcheur. Les défoncements de terrains et
les irrigations de prairies sont poursuivies avec
avantage.

On lit dans le *Journal d'agriculture pratique* :
« La situation des semailles d'automne se
présente dans de bonnes conditions, les gelées
du mois de novembre n'ont causé aucun dom-
mage sérieux. Les pluies, si impatientement
attendues depuis longtemps, ont été assez abon-
dantes pour remplir les cours d'eau; il y a
même eu quelques débordements, mais il n'est
rien résulté de préjudiciable pour les récoltes
en terre. La cueillette des olives se fait dans le
midi à la satisfaction générale; on aura à la fois
qualité et quantité. »

La *Gazette médicale de Strasbourg* fait con-
naître le remède ci-après, indiqué comme in-
faillible, contre une des maladies les plus
opiniâtres : la fièvre intermittente.

Il consiste dans l'emploi de l'éther quinquie,

médicament encore à peu près inconnu des
chimistes et expérimenté par MM. Wurziem et
Groh, médecins de l'armée autrichienne.

Deux ou trois grammes de cet éther versé sur
une compresse et respiré à la manière du chlo-
roforme arrêtent subitement un accès et empê-
chent son retour. Sept observations par les deux
médecins établissent très-nettement cette cure
rapide et complète.

IMPORTATIONS ET EXPORTATIONS.

La direction générale des douanes vient de
faire paraître le tableau des importations et des
exportations pendant le mois de novembre et
les onze premiers mois de l'année courante.

Il résulte de ce document, thermomètre fidèle
de notre mouvement commercial, que les droits
perçus pendant cette dernière période se sont
élevés à 172 millions. Ce chiffre présente sur
1858 une augmentation de 6 millions. Pour le
mois de novembre seulement, les recettes ont
produit 15,485,000 fr. contre 12,527,000 pour
le même mois de la précédente année.

Une légère amélioration se fait aussi remar-
quer dans le mouvement de notre navigation.
Pendant les onze premiers mois de l'année cou-
rante, on compte à l'entrée 3,837,448 tonneaux,
et à la sortie 2,839,474. En 1858, ces chiffres
n'avaient atteint pour le premier cas que
3,483,636 tonneaux; pour le second que
2,647,100.

Renseignements commerciaux.

LAINES

Les prix restent très fermes à Paris et les
dispositions paraissent en faveur des vendeurs.
Au Havre, la demande se maintient assez bonne,
avec prix soutenus. On a traité 100 b. Buenos-
Ayres, de fr. 1,20 à 2,80 le kilog., suivant
finesse et mérite. Pas d'arrivages à Marseille,
il s'est écoulé en vente publique 11 bal. mérinos
Buenos-Ayres de 110 à 129 fr. les 50 kil.; 11
balles méris 1^{re} de 83 à 100 fr.; 70 balles dito
2^{me} de 72 à 82 fr.; 100 balles dito 3^{me} de 60 à
75 fr.; 80 balles dito 4^{me} de 44 à 60 fr.; 120
balles pelade mérinos de 80 à 84 fr.; 40 balles
créole de 35 à 38 fr.; et 100 balles Entre-Rios,
Corrientes et Mendoza de 62 fr. 50 à 80 fr.

FAITS DIVERS.

Toute la partie nord-ouest du mur et des
pavillons d'octroi de Paris a été vendue, à dé-
molir, par-devant le conseil de préfecture, à
l'Hôtel-de-Ville. C'est la partie qui commence à
la barrière Sainte-Marie de Passy, et qui monte,
en allant vers Montmartre, jusqu'à la barrière
des Martyrs, le tout divisé en huit lots.

Le domaine demandait pour les huit lots
101,072 francs. Les entrepreneurs adjudicai-
res lui ont donné, dans le feu des enchères,
131,396 francs, outre les frais; c'est en moyenne,
pour chaque lot, 16,424 francs. Or, comme l'en-
semble du mur d'octroi avec ses pavillons, sauf
les parties réservées, sont divisés en quarante
lots, la Ville peut donc espérer un prix pour
tous ces matériaux, approchant de 656,960 frs.

Le mur d'octroi de Paris fut bâti avec les pa-
villons, de 1786 à 1788, sur les dessins de l'ar-
chitecte Ledoux. Ils coûtèrent, avec les terrains,
25 millions aux fermiers-généralistes.

La Ville aura à vendre, en outre, une bande
circulaire de terrains valant pour le moins 20
millions de francs. L'adjudication s'est conti-
nuée les 28, 29 et 30 du courant, si bien que,
le 2 janvier, la pioche des démolisseurs pourra
fonctionner activement.

— Pour parer à la cherté des loyers qui pèse
sur tous les habitants de Paris, S. Em. le car-
dinal archevêque de la capitale vient de pres-
crire aux curés de faire des quêtes dans toutes
les églises et à tous les offices pour le paiement
du loyer des pauvres. Cette mesure charitable
s'exécute.

— M. Lecomte, maire de Dinan, en ce mo-
ment à Paris, s'était rendu hier au bureau de
télégraphie privée établi dans le palais de la
Bourse, afin de faire partir une dépêche. De
retour à son domicile, peu éloigné, il s'aperçut
qu'il lui manquait plusieurs billets de banque
formant un total de 800 fr. Il retourna promp-
tement au bureau de télégraphie, et là on lui
apprit qu'on avait vu un individu fort bien mis
fouler aux pieds des billets de banque, qu'on
l'en avait averti, que cet homme, paraissant
très-troublé, s'était hâté de ramasser ces billets,
de les mettre dans sa poche et de se retirer.

Par suite de la plainte que porta M. Lecomte,
un commissaire des délégations judiciaires se
livra à des investigations et finit par retrouver
le personnage désigné. C'est un sieur X...,
étranger de distinction, que sa position sem-
blait devoir éloigner d'une soustraction de ce
genre. Cependant une perquisition opérée chez
lui fit découvrir dans un tiroir de son bureau
une somme de 800 fr. en billets de banque de
même nature que ceux disparus. Questionné, le
sieur X... n'a pu donner des explications satis-
faisantes et a été mis en état d'arrestation.

— Un terrible accident a attristé, ces jours
derniers, les passants de la rue Saint-Honoré, à
Paris.

Une domestique secouait un tapis par une
croisée du troisième étage, au numéro 342. Soit
qu'en se penchant trop en avant, les pieds lui
aient manqué, soit que, dans un mouvement
trop prononcé, la malheureuse jeune fille ait été
entraînée par le poids du tapis, elle est tombée
sur le trottoir, où elle s'est brisée le crâne. Lors-
qu'on est accouru vers elle, on n'a relevé qu'un
cadavre. La cervelle a jailli sur un des passants,
qui doit à un miracle de n'avoir pas été tué sous
le coup.

— Encore un enseignement pour les mar-
chands qui ont une trop grande confiance dans
les acheteurs inconnus. Il y a quelques jours,
M. Pouthier, marchand de meubles, rue de
l'Echaudé, à Paris, voit entrer chez lui un in-
dividu qui lui fait un achat de 1,200 fr. Aussitôt,
on va chercher une tapissière chez M. Lachenal,
entrepreneur des déménagements; les meubles
achetés, mais non payés, sont placés dans cette
voiture, et l'on se dirige vers le boulevard Sé-
bastopol, conduit par le client lui-même.

Arrivé devant une des maisons de ce boule-
vard, l'acheteur donne l'ordre d'arrêter et de
monter au sixième étage quelques-uns des me-
ubles dont il vient de faire l'acquisition. Le four-
nisseur et le voitureur se mettent en devoir
d'exécuter cet ordre; mais quand ils redescen-
dent, acheteur et voiture avaient disparu, l'un
conduisant l'autre. Que sont devenus les me-
ubles qui étaient restés dans la tapissière? On
n'en sait rien encore. Quant à la voiture, elle a
été trouvée le lendemain matin abandonnée près
des halles, et conduite en fourrière.

— La commune de Villemonble vient, dit
l'Opinion nationale, d'être mise en émoi par un
attentat odieux, qui a fait causer la mort de
plusieurs personnes.

Un cultivateur, le sieur M..., rentrant hier
chez lui, après une courte absence, accompagné
de sa famille, trouva derrière la porte d'entrée
de sa maison des morceaux de bois. Il crut que
quelqu'un des siens les avait laissés tomber là

par mégarde, et il en mit un dans le poêle. Ce
poêle était allumé, et dessus se trouvait une
marmite où se faisait le pot-au-feu.

On s'était rendu dans le jardin pour y faire
quelque travail en attendant le dîner, quand on
entendit un grand bruit. C'était le poêle qui ve-
nait d'éclater en lançant de tous côtés ses débris
avec une force de projection effrayante.

On examina le morceau de bois qui n'avait
pas été employé; on y trouva une cavité inté-
rieure remplie de poudre et fermée hermétique-
ment à l'aide d'un bouchon en chêne, de ma-
nière à constituer un appareil des plus meur-
triers.

Le maire qu'on avait envoyé chercher, et qui
procédait aux constatations, se hâta d'envoyer
le garde champêtre et sa femme avertir les au-
tres habitants de la commune. Cette précaution
n'était pas inutile; car le frère du sieur M...,
demeurant dans le voisinage, et un autre culti-
vateur, domicilié Grande-Rue, 83, avaient aussi
trouvé, en rentrant chez eux, de semblables
morceaux de bois, et se disposaient à les mettre
dans le feu. Une de ces machines infernales
était même déjà dans le poêle, chez le sieur
Philippe B..., et ce ne fut pas sans courir un
grand danger qu'on l'en retira.

On doit se féliciter qu'une telle machination
n'ait entraîné aucune suite funeste. Une enquête
a été immédiatement commencée.

— On lit dans le *Courrier de Lyon* :

Nous avons, il y a un an environ, fait con-
naître à nos lecteurs l'accident arrivé à une
petite fille de 5 ans qui, en tombant par la fe-
nêtre d'un premier étage, fut reçue dans les
bras d'un robuste ouvrier charpentier, fumant
tranquillement sa pipe sur le seuil de la porte
d'un restaurant, au moment de la chute de l'en-
fant.

Comblé de remerciements par la mère, jeune
veuve de 25 à 30 ans, choyé par les grands pa-
res, l'honnête charpentier, qui avait toujours
refusé toute récompense pécuniaire, devint
bientôt le commis de la maison, tout en con-
tinuant de travailler de son état.

Il y a un mois, la mère de l'enfant qu'il avait
si miraculeusement sauvée partait pour Nancy,
où l'appelaient des affaires de famille, et mourait
presque subitement en revenant d'une partie de
plaisir.

Jeudi de la semaine dernière, une lettre
adressée par l'exécuteur testamentaire de la
veuve si prématurément décédée, apprenait à
l'ouvrier charpentier qu'il était héritier d'une
somme de 8,000 fr., et de la jouissance, sa vie
durant, d'une maison située à Nancy.

Mercredi matin, après avoir payé à déjeuner
à plusieurs de ses camarades, notre ouvrier est
monté en wagon à la gare de Yaise, pour aller
prendre possession d'un héritage dû à son sang-
froid, au hasard et à sa présence d'esprit.

— Lundi matin, dit le *Moniteur du Puy-de-
Dôme*, entre cinq et six heures, les habitants de
la Roche-Blanche ont été réveillés par une
commotion et une détonation si violente qu'ils
ont cru d'abord à un tremblement de terre.

Une masse énorme s'était détachée de la
montagne à laquelle le village est adossé et
couvrait dix bâtiments appartenant à la classe la
moins aisée de la population. Heureusement
personne n'a péri.

Deux pauvres femmes, la veuve Charnier et
sa fille, habitaient une petite maison creusée
dans le roc et qui s'est trouvée complètement
obstruée par l'éboulement; après quelques heu-
res, on a pu les en retirer sans aucun mal.

Ces accidents ne se présentent que trop fré-
quemment. La montagne, coupée à pic, pré-
sente sur toute son étendue des arrêtes qui

Mais en ce moment elle regarda mademoiselle
Rudenskold, et elle retrouva les traits du mé-
daillon : c'était le même regard brillant
de bonté, le même front rayonnant d'innocence,
la même bouche souriant avec douceur... Ce pas,
elle ne le fit point... elle crut avoir un enfant
devant elle...

Après un moment d'hésitation, elle se jeta
aux pieds de mademoiselle Rudenskold.

« Restez, lui dit-elle, n'allez pas plus loin;
un grand danger vous menace. »

— Moi ?

— Je n'ai pas de mère, mademoiselle. Je
vous ai trompée, je vous ai jouée.

— Que dites-vous ? Vous avez voulu me
tromper ?

— Oui, je suis bien coupable. J'ai eu de
mauvaises intentions à votre égard, mais vous
êtes trop bonne pour que je vous fasse tomber
dans le piège. Je n'en ai pas le courage.

— Expliquez-vous plus clairement, répondit
mademoiselle Rudenskold, au comble de la sur-
prise.

— Ce n'est pas le moment. Nous avons déjà
trop tardé. Mais, mon Dieu, que vais-je deve-
nir, si l'on découvre que je vous ai tout divul-
gué ?

— Confiez-vous à moi.

Charlotte s'était relevée. Elle réfléchissait à
ce qu'elle devait faire.

« Me confier à vous ? Hélas ! non ; peut-être
en résulterait-il beaucoup de mal. Je dirai à
ces gens que je n'ai pu vous persuader de me
suivre. Ils me taxeront de maladresse, mais
j'aime mieux cela que de mériter le reproche
de trahison envers vous. »

— Dans quel but cherchiez-vous à me trom-
per ?

— On voulait vous livrer à un homme.

— Bonté du ciel ! Et à qui ?

— N'exigez pas que je le nomme. Ah ! il me
vient une idée ! Avez-vous maintenant confiance
en moi, mademoiselle ?

— Voyons, de quoi s'agit-il ?

— Vous devez me croire à présent. Je vous
ai sauvée; il faut qu'à votre tour vous fassiez
quelque chose pour moi. Peut-être... Oh ! si
cela réussissait ! tout serait réparé, dit Charlotte
les yeux rayonnants. Consentez-vous à me
prêter un chapeau et un manteau ?

— Volontiers.

— Descendez-vous avec moi jusque dans la
cour du palais, où nous trouverons un inconnu ?
Vous connaissez le danger qui vous menaçait
et qui vous menace encore ; mais vous n'avez
plus à le craindre, en vous tenant sur vos gar-
des. Remplissez donc mon désir, et par ce petit
médaillon que vous avez encore en main, je
jure de garder un silence éternel sur ce que
vous ferez pour moi. »

Mademoiselle Rudenskold remercia Dieu de
l'avoir sauvée ; et, voyant l'agitation de Char-
lotte, elle lui donna ce qu'elle demandait; puis,
afin de mettre un terme à cette scène devenue
si pénible, elle l'accompagna jusqu'au bas de
l'escalier. L'obscurité ne permettait pas de les
distinguer l'une de l'autre; d'ailleurs, Char-
lotte avait eu la précaution de baisser son
voile.

En arrivant à la petite porte, elles entendi-
rent quelqu'un venir au-devant d'elles.

« Nous avons attendu longtemps, dit-on à
voix basse. Eh bien ? »

— Mademoiselle Rudenskold me suit, » ré-
pondit tout bas Charlotte.

Comme elles marchaient côte à côte, il n'é-

tait pas possible de discerner laquelle des deux
venait de parler.

Aussitôt Charlotte repoussa de la main ma-
demoiselle Rudenskold pour la faire retourner
sur ses pas, tandis qu'elle-même s'élançait dans
la voiture.

« Fouette ! » cria-t-on au cocher.

Les chevaux partirent au galop, et mademoi-
selle Rudenskold regagna sa chambre, dans une
muette surprise.

Le lendemain, lorsque Netherwood alla voir
Charlotte, elle lui remit un brevet de vice-ca-
poral des trabans, signé de la main du régent.

VIII

Une nouvelle intrigue de cour.

Dix-huit mois environ se sont écoulés depuis
les événements retracés jusqu'ici. Quelques-uns
de nos héros ont changé de résidence; Feld-
mans est ambassadeur à Naples. L'automne de
1793 est arrivé.

Retournant au palais royal de Stockholm,
nous nous trouvons dans une pièce vaste, éle-
vée, ayant vue sur le Logard. Des rideaux bleu
foncé, en soie épaisse, garnis de franges jaunes,
retombent à plus égaux devant les profondes
embrasures des fenêtres.

A l'extrémité de la salle est une petite table
entourée de quelques fauteuils dorés.

Mademoiselle Rudenskold entre avec Ehren-
strom.

« Le plan est affreux, indigne, exécration, dit
mademoiselle Rudenskold. Il faut en prévenir
l'exécution, il faut le faire échouer. »

— Vous avez raison, il le faut; mais com-
ment?... Je ne sais plus qu'un moyen.

— Faites-le-moi connaître, et j'assure...

Elle s'interrompt et regarda Ehrenstrom d'un
air interrogateur.

« Voudriez-vous peut-être... ? demanda-t-elle.
Et une expression de terreur se peignit sur son
visage. »

— Vous comprenez ma pensée, mademoiselle;
cela suffit.

— Mon Dieu, la femme n'est-elle donc créée
que pour être la victime des passions de l'hom-
me ? N'a-t-elle pas le droit de donner un asile
dans son cœur à ses propres sentiments ? Peut-
on lui imposer l'obligation de sacrifier sur l'au-
tel d'un égoïsme vulgaire jusqu'à la seule chose
qui lui appartienne réellement, son amour ?

Est-elle tenue d'immoler son honneur, son
amour, sa conscience, à des prétentions qui
révoltent ses idées les plus saintes ? Impossible.
J'ai aimé et j'aime encore. Je suis attachée au
parti de Feldmans par des liens indissolubles.
Mais irais-je, dans l'intérêt de sa propre cause,
tromper le baron et fouler aux pieds l'ambur ?
Jamais. Son parti m'est cher; mais lui-même
m'est plus cher encore. Qui aime peut sacrifier
tout, hormis l'amour.

— Dominer le duc, c'est gouverner aussi la
Suède. Reuterholm l'emportera donc sur nous
tant qu'il exercera son empire sur le régent !
L'ambassade de Feldmans n'est qu'un exil. Son
départ à mis fin à notre influence. Tous nos
amis ont été destitués de leurs emplois; on
nous a frappés de coups successifs, et il en sera
ainsi jusqu'à ce que vous...

— Arrêtez, monsieur ! vous ne savez pas ce
que c'est que l'amour d'une femme ! La mort
seule peut l'éteindre. Depuis le départ de Fel-
dman, je meurs à petit feu. Monsieur, laissez-
moi finir en paix. (La suite au prochain n°).